

P A B L O M A R T Í N S Á N C H E Z

REUS, 2066

Journal d'un vieux cabochard

*Roman traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu*

ÉDITIONS ZULMA & LA CONTRE ALLÉE

DU MÊME AUTEUR

Frictions

La Contre Allée, 2016.

L'Instant décisif

La Contre Allée, 2017 ; Zulma, 2021.

L'Anarchiste qui s'appelait comme moi

Zulma & La Contre Allée, 2021.

Reus, 2066
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

La couverture de *Reus, 2066*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Diario de un viejo cabezota (Reus, 2066)
Martín Sánchez, Pablo.

Cet ouvrage a été financé avec le soutien
de la Commission européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



Cofinancé par
l'Union européenne

© Pablo Martín Sánchez, 2020.
Originally published by Quaderns Crema S.A., Barcelona, 2020.
© Zulma & La Contre Allée, 2024, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou La Contre Allée
n'hésitez pas à consulter nos sites
www.zulma.fr
www.lacontreallee.fr

*Pour les habitants de Reus passés, présents et futurs.
Et pour ceux qui, sans être de Reus,
ont presque l'air d'en être originaires.*

Pour Teresa.

Les intrigues qui se déroulent dans le futur traitent de choses qui effraient dans le présent. En réalité, elles ne traitent pas du futur.

LIONEL SHRIVER

Les Mandible

Dans des circonstances déterminées, il peut se passer n'importe quoi n'importe où.

MARGARET ATWOOD

La Servante écarlate

NOTE DES ÉDITEURS

Nous avons toujours pensé que le trait qui définit un bon éditeur est la discrétion, la capacité de se rendre invisible dans le processus de médiation entre l'auteur et ses lecteurs. C'est pourquoi nous sommes partisans de n'inclure ni notes, ni introductions ni épilogues dans nos livres, car dans la plupart des cas cela n'engendre, pour redonner vie à une expression qui n'est plus en usage, que « du bruit communicatif ». Cependant, le texte que nous présentons ici et avec lequel nous inaugurons la collection « Documenta » suppose une exception, non seulement par son caractère de témoignage et son origine manuscrite, mais parce qu'il n'a pas été conçu pour être publié, ce qui exige quelques explications.

Nous devons être reconnaissants, en premier lieu, à l'aide généreuse et inestimable de l'IISG (Institut International d'Histoire Sociale, dont le siège se trouve à Amsterdam), où est déposé le dossier, sous la cote Man Ib 87/11. Sans l'exquis professionnalisme de son personnel, toujours attentif et empressé, il nous aurait été impossible de transcrire les plus de deux cents feuillets que compte le *Journal d'un vieux cabochard*, ni de scanner les différentes images et illustrations qui accompagnent le texte. Nous remercions en particulier son équipe d'experts, dirigée par le docteur Ingeborg Scholler, qui a confirmé l'authenticité du manuscrit.

Nous devons maintenant préciser que le dossier n'a pas de titre, et que c'est à nous, par conséquent, et à

nous seuls, qu'incombe la responsabilité du choix. Nous sommes conscients que mettre un titre est, en un certain sens, conclure, et nous assumons notre décision et toutes ses conséquences. On pourra peut-être juger l'expression « vieux cabochard » excessivement familière, frivole et désuète. Mais si nous avons choisi de l'utiliser, c'est parce qu'elle apparaît plusieurs fois tout au long du texte et qu'elle nous a semblé être la meilleure preuve de fidélité envers l'auteur et son style.

La paternité du texte et sa datation sont, précisément, deux questions que nous ne pouvons éluder. Dans le catalogue de l'IISG, le document est accompagné des abréviations n. d. (*no date*) et u. a. (*unknown author*), tant à cause de l'origine anonyme de la donation que de l'absence de signature et date sur le manuscrit, ce qui, selon des critères strictement bibliographiques, justifie cette décision. Toutefois, une analyse, même sommaire, du contenu nous permet d'affirmer que ce journal a été écrit par Pablo Martín Sánchez, auteur mineur du début du siècle passé, entre le 24 juin et le 30 septembre 2066, durant les derniers mois du *big black out* qui a désolé la péninsule, suite à l'accord de Strasbourg. Précisons que c'est après avoir tenté sans succès de localiser ses héritiers légitimes que nous avons demandé à l'ISRA (International Society for Rights of Authors) l'autorisation de le publier, et qu'elle nous l'a accordée.

Enfin, il convient de spécifier que cette édition s'adresse au grand public, ce qui explique qu'elle soit dépourvue de l'appareil critique propre aux œuvres spécialisées. Nous avons pris la liberté de corriger les coquilles et autres fautes, d'ajouter des italiques, de compléter des abréviations et d'interpréter des passages obscurs, sans avoir recours à des notes qui auraient irrémédiablement alourdi la lecture (avec pour seule exception les rares passages dans des langues différentes du castillan, que nous avons choisi de traduire en

bas de page). Nous avons cependant respecté la décision de l'auteur d'intégrer les dialogues dans le corps du texte sans utiliser de guillemets ni d'autres signes indicatifs du caractère dialogique des fragments. D'avance, nous présentons nos excuses si cela rend au premier abord la compréhension plus difficile, mais nous sommes convaincus que le lecteur ne tardera pas à s'y accoutumer.

Les éditeurs
Genève, octobre 2108

Jeudi 24 juin

Sauter par-dessus un feu de la Saint-Jean est un acte téméraire. Le faire à mon âge, c'est de la bêtise. Hier soir, je me suis foulé la cheville et aujourd'hui je commence ce journal, comme au bon vieux temps, à la lumière d'une bougie, et le poignet tremblant faute d'entraînement. C'est improprement que je l'appelle journal, même si j'ai la ferme intention d'écrire tous les jours tant que je serai prostré dans ce lit de l'ancien pavillon des épileptiques, parce qu'à vrai dire j'utilise les feuilles blanches du livre que le docteur Audrey Lourenço m'a apporté cet après-midi pour me distraire : *Le Journal d'un fou* de Gogol. Je suppose qu'elle l'a pris au hasard (au-delà de l'ironie de trouver un tel livre parmi les volumes mités de ce qui a été un jour la bibliothèque d'un asile psychiatrique), mais le hasard est capricieux et si elle m'avait apporté les *Confessions* de Rousseau au lieu du *Journal d'un fou*, peut-être serais-je maintenant en train d'écrire des mémoires et non un journal. Ma lecture et le désir de profiter de l'isolement auquel je suis condamné pour laisser un témoignage des temps convulsifs que nous vivons ne font qu'un. Je me propose donc de devenir greffier de l'incorruptible passage des jours, en faisant mienne la maxime d'Horace : *Nulla dies sine linea*. Toutefois, si un jour passe sans que j'écrive, je ne me ferai pas non plus harakiri : n'est-ce pas Horace en personne qui a dit que même à ce bon Homère il arrivait de sommeiller ?

Vendredi 25 juin

Ce matin, le docteur Lourenço m'a apporté un peu de linge et je lui ai demandé de me descendre d'autres livres des combles, autant qu'elle pourrait. Je l'ai entendue s'affairer à l'étage et après quelques minutes elle est revenue avec une demi-douzaine de volumes. J'espère avoir bien choisi, m'a-t-elle dit. Comme je ne connais pas tes goûts, j'ai pris ceux qui étaient encore dans un état acceptable, il y en a qui sont là depuis plus de vingt ans. Eh bien les mites ont dû faire un sacré banquet, lui ai-je répondu en guise de remerciement. Je n'ai pas osé lui préciser que si je les veux ce n'est pas tant pour les lire que pour écrire mon journal sur leurs pages blanches, mais j'ai réussi à lui arracher un sourire, ce qui est le moins que je puisse faire pour la remercier de ses bons soins.

Quand elle est partie, j'ai pris sur la table de nuit le crayon de charpentier dont elle se sert pour noter ma température, bien décidé à tenir ma promesse d'écrire tous les jours au moins une ligne, maxime qu'hier j'ai attribuée à ce bon vieux Horace et dont je me suis rendu compte aujourd'hui qu'elle est de Pline l'Ancien. J'ai eu la tentation de le corriger, mais ensuite j'ai pensé que ce journal doit aussi faire état de mes erreurs, non que je croie – comme disait Paul Klee – que le génie, c'est l'erreur dans le système, mais parce que si j'écris, c'est dans l'espoir d'aider les générations futures à comprendre comment nous vivions au temps de la Grande Panne, époque où confondre Horace et Pline l'Ancien est sans doute la moindre des erreurs. Mais je m'aperçois que je tiens trop de choses pour acquises et que ces générations à venir auxquelles je fais allusion fronceront les sourcils si elles lisent un jour ces lignes. Auront-elles entendu parler de la Grande Panne ? En parlera-t-on en classe ou aura-t-elle été supprimée des programmes ? Sauront-elles qui étaient Paul Klee ou Pline l'Ancien ? Sauront-elles ce qu'est un livre imprimé ? Toutefois, ceci n'est pas un traité d'Histoire, alors ne cherchez pas, improbables lecteurs du futur, ce que je n'ai pas l'intention de vous donner. Si j'ai décidé

d'écrire ce journal c'est tout simplement parce que je sens que le monde que j'ai connu touche à sa fin, et que j'aimerais laisser un témoignage de son existence avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne reste plus personne pour le raconter.

Je crois que c'est Vlado qui avait eu l'idée de la fête nocturne. Que je sache, on n'avait jamais fait de feux de la Saint-Jean ici, pas même quand le Pere Mata était un centre psychiatrique (trêve d'euphémismes : un asile, un asile d'aliénés), ni quand il a servi d'hôpital militaire, ou ces dernières années comme maison de retraite et résidence pour mutilés de guerre (en fait, bien que tout le monde continue à l'appeler Pere Mata, son nom officiel est Residència Ciutat de Reus per a Gent Gran i Víctimes de la Guerra¹). Je suppose que si on n'y a jamais donné de fêtes, c'est pour des questions de sécurité, argument qui aujourd'hui, plus que ridicule, a l'air d'une plaisanterie de mauvais goût. Alors que nous sommes depuis des mois sans électricité et sans fioul pour alimenter les groupes électrogènes ; alors que nous nous relayons pour faire des rondes de surveillance et qu'il y a toujours quelqu'un de posté en haut du château d'eau ; alors que nous devons rationner la nourriture, les piles et les médicaments ; alors qu'on a épuisé tout le papier hygiénique et que l'alephone n'est plus qu'un vestige du passé ; quand toute présence humaine à un kilomètre à la ronde suppose une menace, quelles questions de sécurité pourrait-on avancer pour ne pas allumer un feu la veille de la Saint-Jean ?

Vlado a sauté le premier, alors que les flammes étaient à leur apogée. Juste après lui ce fut au tour d'Unai et plus tard de Gustau, qui a attendu que le feu lui arrive aux chevilles. Paula et Jaume ont osé se lancer eux aussi, main dans la main, elle avec sa grossesse et lui avec sa prothèse orthopédique. Quelques mètres à l'écart des autres, le docteur Lourenço se tenait la tête dans les mains. Et si

1. Résidence Ville de Reus pour personnes âgées et victimes de la guerre. (*Note du traducteur*)

nous sautions nous aussi ? m'a murmuré Bruno à l'oreille quand plus personne n'a eu l'air de se décider. Les flammes s'étaient changées en braises, cela ne semblait pas plus compliqué que de sauter par-dessus une flaque d'eau. Si tu sautes, je saute, m'a-t-il dit. Je saute si tu sautes d'abord, lui ai-je répondu. Nous nous sommes regardés dans les yeux, en pleine obscurité, dans un simulacre de défi qui m'a rappelé celui que j'avais lancé à mon ami Alex (normalement, en catalan, il faut un accent grave sur le A d'Alex, mais je l'écris comme ça parce qu'il ne le mettait jamais) il y a plus de soixante ans de ça, défi qui s'était conclu à l'aube dans les eaux insalubres du port de Barcelone. Cette fois, personne n'a poussé personne : Bruno a accepté l'invitation et il a sauté, salué par une salve de hourras et de bravos. Je n'ai pu faire autrement que de sauter après lui : j'ai pris mon élan, résolument, je me suis propulsé, j'ai survolé les braises, je me suis mal reçu, je me suis tordu la cheville gauche et je suis tombé par terre en hurlant de douleur. Par chance, nous avons allumé le feu dans l'angle du pavillon 15 et de la chapelle, et on a pu me porter jusqu'à l'infirmerie en formant une chaise avec les mains. Le docteur Lourenço faisant office de guide. Elle m'a enveloppé la cheville avec la dernière poche à glace instantanée et m'a donné un anti-inflammatoire, tout en maudissant et l'idée stupide de Vlado et mon incompetence dans l'art populaire du saut de feu de joie.

Après que j'ai eu passé la nuit en RGCE (repos-glace-compression-élévation), elle m'a plus attentivement examiné, à la lumière du jour, et son diagnostic a été décourageant (quoique nécessairement approximatif, faute d'IRM pour le confirmer) : rupture partielle de degré 1-2 du ligament péronéo-astragalien antérieur, plus connu dans le jargon médocastre sous le sigle LPAA. Temps de récupération : quatre à six semaines. Comme je n'ai plus l'âge de faire des manières, je l'ai laissée m'aider à ôter mon pantalon pour faire un bandage compressif. Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que le contact de ses mains sur ma peau me provoquerait une érection.

Samedi 26 juin

Hier j'ai dû cesser d'écrire parce que le docteur Lourenço est arrivée avec mon dîner : une tomate en tranches (la dernière qui restait sur le pied) et un ovale de poisson (privilege de la convalescence : le phosphore est bon pour les articulations). À vrai dire, je n'ai jamais compris pourquoi on appelle ça des ovales, puisqu'ils sont tridimensionnels, je suppose que c'est parce que personne n'en mangerait si on les appelait des ellipsoïdes. En tout cas, c'est beaucoup mieux que *syntex, crackettes ou hyperœufs*, toutes choses que j'ai entendues dans les vignes du Seigneur.

Quand j'ai eu terminé de dîner, Bruno et Gustau sont arrivés avec une surprise : la vieille table d'échecs du pavillon des Distingués. Bruno est resté jusqu'à la tombée de la nuit, mais Gustau est reparti tout de suite parce qu'il était de garde, non sans m'avoir annoncé qu'il avait trouvé un fauteuil roulant manuel dans le pavillon 13, couvert de poussière et tout rouillé, mais utilisable après une bonne remise à neuf. Il m'ira on ne peut mieux, parce que le docteur m'a interdit les béquilles : ce matin je suis tombé en allant aux toilettes et maintenant il me faut vivre avec cette infamie qui a pour nom bassin.

Cet après-midi Bertha et Elsa sont venues me voir, et plus tard Linda, qui a insisté pour me tirer les cartes. J'ai somnolé tout le reste de la journée sous l'effet des anti-inflammatoires, ou pour faire passer ma mauvaise humeur, je ne sais trop. À vrai dire, je n'avais pas très envie d'écrire, mais du moins ai-je respecté la maxime de Pline l'Ancien.

Dimanche 27 juin

Je dois reconnaître que les jours qui ont suivi la Grande Panne ont été extraordinaires. Nous étions encore une trentaine de personnes au Pere Mata, dont plusieurs employés, quand l'électricité

a été coupée et qu'on a activé les groupes électrogènes. Mais il n'y avait de fioul que pour deux jours et alors ce furent la confusion, l'impuissance, le découragement, surtout parmi les plus jeunes, les natifs digitaux de la deuxième et de la troisième génération, ceux qui ne savaient pas écrire à la main ni se servir d'un éventail, ceux qui ne connaissaient pas les jeux de société ni les livres de papier. Ils se sont brusquement retrouvés orphelins, désœuvrés, absorbés durant des heures dans la contemplation de leurs alephones éteints, attendant que la lumière revienne comme on attend qu'il pleuve après une période de sécheresse. Nous les regardions, Bruno et moi, errer comme des zombis pusillanimes pendant notre partie d'échecs habituelle. La plupart n'ont pas tardé à partir, préférant l'exil à la vie *unplugged*.

Il ne laisse pas d'être curieux – c'est presque un acte de justice poétique – que ce soit nous, les vieux, qui nous soyons le mieux adaptés à la panne, nous qui avons vécu l'ère prédigitale, nous qui avons appris à taper à la machine, nous qui avons grandi avec des mobiles suspendus au plafond et non dans la main, nous qui allumions des bougies quand l'électricité était coupée, nous qui nous rasions avec des lames, qui soulignions les livres avec un crayon ou en cornions les pages pour les marquer, nous qui conduisions sans GPS ni autodrive. D'une certaine façon, la panne nous a rendu le prestige que nous avons perdu.

Un exemple éclatant : les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas les langues étrangères. À quoi bon, vous demandaient-ils d'un ton dédaigneux avant la panne, puisque l'alephone traduit à l'oreille, en temps réel, n'importe quelle conversation avec n'importe qui dans le monde entier ? Ils ont dû ravalier leur dédain. Depuis que nous n'avons plus d'électricité, la seule information qui nous vienne de l'extérieur émane du vieux transistor que Gustau a trouvé dans la réserve. Le problème (à part économiser les piles), c'est que les radios de la Confédération ibérique ont cessé d'émettre. Et je ne veux pas tant parler de RNC ou de RNE, saisies et censurées depuis longtemps, que des petites radios pirates,

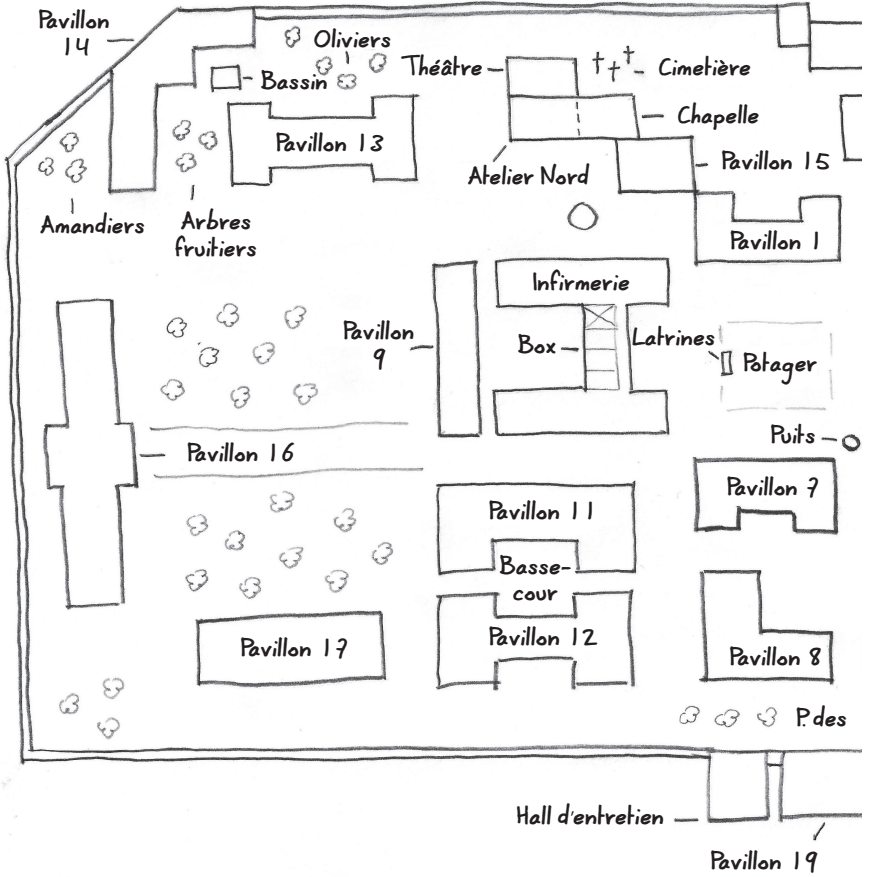
qui étaient les seules auxquelles on pouvait se fier. Nous devons désormais nous contenter des émetteurs étrangers, mais avec notre vieux poste il est difficile de capter autre chose que France Inter ou la Deutschlandradio, qui donnent la version officielle des événements, celle que la vieille Europe, avec son pharisaïsme des bras ouverts et d'il y a de la place pour tout le monde, a intérêt à donner, alors que seul un naïf ou un imbécile pourrait avaler de tels bobards. Croient-ils que nous n'avons pas entendu parler des camps de réfugiés, que nous n'en avons pas vu les images avant que le web soit coupé ? Cela dit, quand par miracle nous parvenons à capter une radio clandestine qui émet en français, en italien ou en allemand, qui sont les petits malins qui traduisent ces langues incompréhensibles pour que tous puissent savoir ce qui se passe dans le monde ? Les vieux débris polyglottes, *oh yeah*.

Un autre effet positif de la panne est qu'elle a réduit les émissions polluantes, on sent que l'air est plus pur et on dirait même que ce sacré réchauffement s'est ralenti. Je me souviens qu'en juin de l'année dernière, nous frôlions les 40 ° et cette année le thermomètre du PSG n'a pas encore dépassé les 33. Le PSG, c'est le pavillon des Services généraux, là où logent la plupart des résidents, moi inclus jusqu'à ce que je me foule la cheville : notre quartier général, pour ainsi dire. Nous l'avons choisi parce qu'il se trouve au centre de l'enceinte et que c'est là que se dresse le château d'eau, du haut duquel nous pouvons surveiller les environs, bien que plusieurs angles morts nous obligent à faire des rondes périmétriques. Nous l'avons aussi choisi parce que dans ses caves d'anciens tunnels communiquent avec d'autres pavillons, comme le 7 ou celui des Distingués, il y en a même un plus récent, construit pendant la guerre, qui conduit de l'autre côté du mur d'enceinte. De plus, le potager se trouve à proximité, près de l'infirmerie et non loin de l'entrée principale, que nous gardons fermée à double tour. Il ne faut pas non plus omettre une autre raison, plus pragmatique : c'est un des rares pavillons où il n'y a pas de stores électriques et qui conservent encore leurs volets originaux. Mais il vaut mieux

NORD

↑
Gratte-ciel

↑
Boca de la Mina



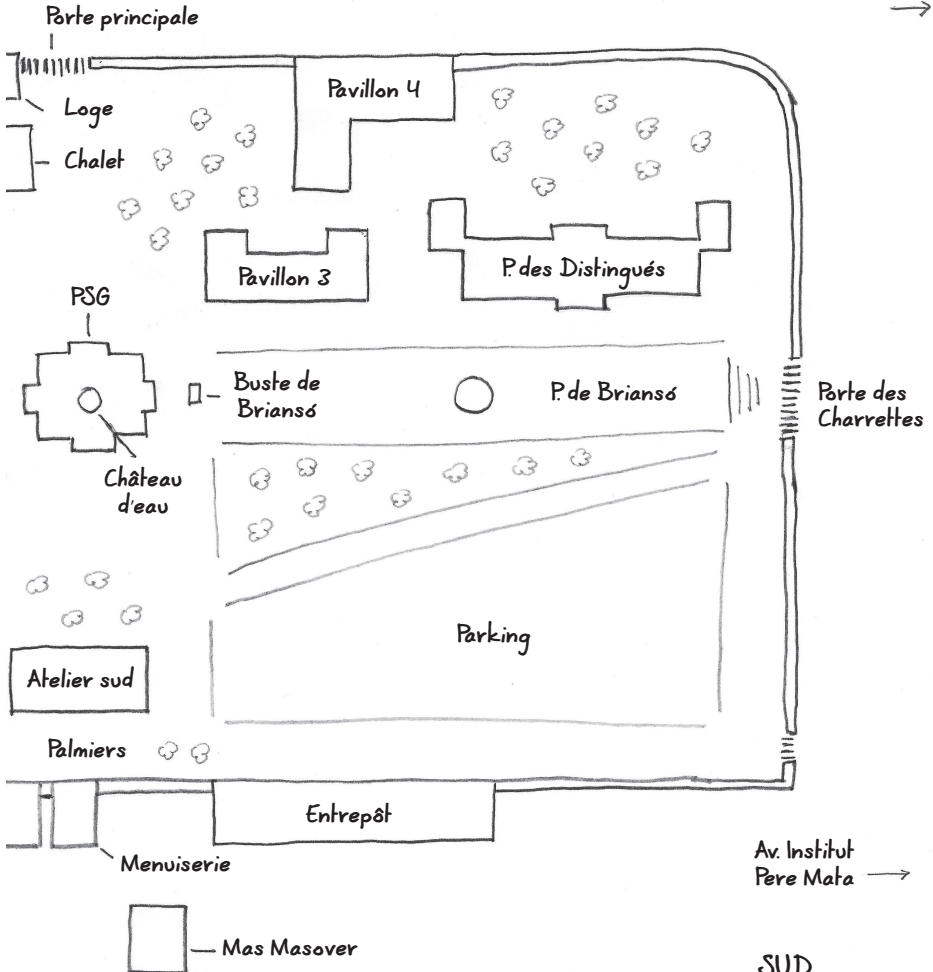
OUEST

↓
Av. Monterols

○ — Rond-point de la statue décapitée

EST ↗

R. du Dr Labad →



que je cesse de donner des explications et que je dessine un plan, ne serait-ce que pour faciliter la lecture aux générations futures auxquelles je feins de m'adresser, comme ce bébé que Paula porte dans son ventre et qui voudra peut-être savoir un jour à quoi ressemblait l'endroit où il a été conçu. Je m'y mets.

Ce matin, j'ai fini, épuisé, de dessiner le plan du Pere Mata. Depuis sept ans que je suis ici, je connais tous les pavillons par cœur, je pourrais les parcourir les yeux bandés si je voulais, mais une chose est de les connaître sur le terrain et une autre, bien différente, d'essayer de les reproduire à main levée. Il faudra que je demande au docteur Lourenço de me descendre d'autres livres des combles, car j'ai dû recommencer trois ou quatre fois et j'ai gaspillé autant de feuilles. Mais finalement je suis assez satisfait et cet exercice mental m'a fait du bien, même si j'en suis sorti complètement vidé. J'ai donc pris une décision : si je ne peux pas exercer mon corps, tant que je resterai prostré ici c'est mon esprit que j'exercerai. J'ai d'abord pensé apprendre chaque jour un des haïkus du recueil *Hay Q*, de Meritxell Salvadó, native de Reus, sur les feuilles blanches duquel j'écris ces lignes. Je n'avais jamais entendu parler d'elle, mais je lis sur le rabat qu'elle a été internée au Pere Mata dans les années trente, affligée de schizophrénie. Le livre a été publié par les éditions Rosa Rosae et offre cette particularité (comme on pouvait le prévoir) qu'il y a dans chaque poème au moins un Q. Mais finalement, j'ai décidé de m'entraîner de façon moins rationnelle, inspiré par un autre des livres que le docteur Lourenço m'a rapportés des combles : *La Poésie des nombres*, de Daniel Tammet, qui inclut les 22 514 premières décimales de Pi, grâce auxquelles l'auteur a battu le record d'Europe de mémorisation.

Le roi des nombres irrationnels m'a toujours fasciné, depuis que j'ai appris son existence, le jour où ma sœur a couru le 1 000 mètres en 3 minutes 14 secondes et 16 centièmes et s'est exclamée : J'ai couru en Pi minutes ! Je ne devais pas tarder à découvrir qu'il

s'agissait d'un arrondi et que les décimales de Pi sont infinies. Des années plus tard, je prendrais goût à écrire des sonnets irrationnels, selon l'ingénieuse proposition de Jacques Bens : au lieu de deux quatrains et deux tercets, le sonnet irrationnel compte un tercet, un vers libre ou monostique, un quatrain, un autre monostique et un quintil, soit un total de cinq strophes de 3, 1, 4, 1 et 5 vers chacune. Je me déciderai peut-être un jour à en écrire un pour tuer le temps, maintenant qu'on dirait que j'ai de nouveau envie de dégainer ma plume. En tout cas, je commencerai demain à mémoriser les décimales de Pi, à partir de la cinquième, car je connais déjà les quatre premières. Je pourrais commencer aujourd'hui, mais de cette façon cela coïncidera avec ma convalescence et m'aidera à en faire le compte : le point de départ sera le jour où je me suis foulé la cheville, quand j'étais encore « entier » ; ensuite viendront les décimales. Jeudi, le 1 ; vendredi, le 4 ; samedi, le 1 ; aujourd'hui, le 5. Et ainsi de suite...

Lundi 28 juin

Si j'écrivais en ce moment une pièce de théâtre, ce qui suit en serait le *dramatis personae*. Nous ne sommes plus que cinq momies, cinq estropiés et deux membres du personnel (ou plutôt ex-membres, car ils n'ont pas été payés depuis la panne). Voici mes dévoués compagnons de résistance. Ou devrais-je dire de captivité ?

Les momies :

– Bruno Cortés, 85 ans, professeur de mathématiques retraité et veuf. De petite taille, sec, cheveux blancs dignes d'envie et moustache fine comme un trait de crayon. Arrivé au Pere Mata en 58, un peu avant moi, de Valence. Nous avons sympathisé dès le début.

– Elsa Zimmerman, 82 ans, Allemande d'origine juive, elle s'est installée sur la Costa Brava au début de la Troisième Guerre. Avant de s'exiler, elle vivait à Berlin, où elle gagnait sa vie en donnant des cours de piano. Végétarienne et macrobiotique, elle a toujours

les cheveux noués en une longue tresse. Arrivée au Pere Mata en 61, main dans la main avec sa compagne, Bertha Bauer.

– Bertha Bauer, 79 ans, correspondante allemande de la revue *Der Spiegel* depuis les années vingt, a été licenciée pour avoir publié un article en faveur de l'indépendance de la Catalogne après le référendum de 53. Elle porte toujours les cheveux coupés très court et a des yeux d'un bleu impossible. Contrairement à la plupart, Bertha et Elsa logent dans les mini-appartements du pavillon 7.

– María Jaramillo, 94 ans, Andalouse de Cornellà, disait-elle elle-même quand je suis arrivé. Comme elle ne prend plus son traitement son Alzheimer s'est aggravé, et elle passe ses journées au lit, à appeler sa mère. Depuis le début du moratoire, nous n'avons plus aucune nouvelle du seul de ses fils qui venait la voir.

Les estropiés :

– Vlado Krkovic, 46 ans, ex-militaire au grade variable (certains disent qu'il était sergent, d'autres capitaine et d'autres encore lieutenant-colonel ; il ne confirme ni ne dément, ce qui signifie probablement qu'il n'a jamais été que caporal sorti du rang). De père serbe et de mère catalane, il a perdu un œil et trois doigts de la main gauche à la bataille d'Alcanar. Passionné d'armes à feu, il porte un bandeau sur l'œil et il est chauve comme un œuf, raison pour laquelle il ne quitte jamais sa vieille casquette d'uniforme.

– Jaume Casanovas, 37 ans, né à El Prat de Llobregat. A perdu une jambe dans le crash de l'hélicoptère qu'il pilotait. Roux et couvert de taches de rousseur, il s'est installé au Pere Mata il y a trois ans, en provenance du centre de mutilés de Sabadell, d'où il a dû partir, à ce que disent les mauvaises langues, après avoir organisé une mutinerie qui s'est terminée par la mort d'un médecin. Peu après son arrivée, il est tombé amoureux de Paula Gómez et ils n'ont pas tardé à convoler en justes noces.

– Paula Gómez, 36 ans, la seule du groupe qui soit née à Reus, à part moi. Brune aux yeux en amande, elle a perdu la main gauche dans un accident avec le monte-plats de l'Hospital Universitari Primer d'Octubre, où elle était cuisinière. Cet établissement fonc-

tionnant à l'époque comme hôpital militaire, on lui a reconnu le statut de mutilée de guerre. Mariée avec Jaume Casanovas, elle est enceinte de cinq mois.

– Linda Boix, 40 ans, née à Medellín (Colombie), de parents catalans. Transsexuelle et cartomancienne, a perdu les deux jambes pendant la guerre d'indépendance, après l'explosion d'une bombe ventouse placée sous le lit du colonel Aixalà, dont elle était la maîtresse. Les prothèses bioniques qu'elle porte, de fabrication coréenne, rendent fou Vlado, avec qui elle entretient une relation d'amour-haine qui n'exclut ni les gémissements ni les injures.

– Unai Goia, 28 ans, originaire de Zugarramurdi, mais résidant en Catalogne depuis l'enfance. De père navarrais et de mère guinéenne, il a la peau couleur cannelle et les cheveux crépus. Il est sourd d'une oreille depuis tout petit, à la suite de l'explosion de la bombe qui l'a laissé orphelin. À la fin de la guerre, il a eu recours au marché noir pour se faire mettre un implant cochléaire qui ne lui sert plus à rien, vu qu'il ne peut plus en recharger les piles. Pour comble de malheur, il souffre depuis quelque temps d'un bourdonnement, certainement causé par sa prothèse, et il passe la journée à murmurer pour ne pas l'entendre.

Les ex-membres du personnel :

– Audrey Lourenço, 52 ans, traumatologue. De mère française et de père brésilien, est arrivée à Reus pour faire un Erasmus, est tombée amoureuse d'un camarade de faculté et est restée jusqu'à la fin de ses études. Elle est entrée au Pere Mata après que celui-ci eut été reconverti en hôpital gériatrique et en centre pour blessés de guerre. Cheveux blancs et beaux yeux verts, elle a perdu son mari, victime du virus de Marburg, ce qui nous a rapprochés d'emblée.

– Gustau Sanahuja, 50 ans, responsable de l'entretien du Pere Mata, en connaît tous les recoins comme sa poche. Contrairement aux autres, il dort seul dans le pavillon où il logeait déjà avant la panne, Vlado assure qu'il a une *baby doll* dans sa chambre, car il ne supporte pas le contact physique avec d'autres personnes (ce

qui est connu sous le nom d'haphéphobie). Heureusement pour lui, désormais les gens ne se touchent plus en se disant bonjour.

Bon, je le confesse, j'ai indiqué les âges au pif. Mais les dramaturges n'inventent-ils pas l'âge de leurs personnages ?

Le docteur Lourenço est entrée avec le repas juste comme je terminais le *dramatis personae*. Je n'ai pu éviter qu'elle me voie crayon en main. Elle a voulu savoir ce que j'écrivais. Un journal intime, lui ai-je dit, avec un mélange de honte et de soulagement. Elle m'a alors demandé si elle pouvait le lire et je lui ai répondu que non. Pourquoi non ? Parce que l'essence du journal intime est que seul puisse le lire celui qui l'écrit, sinon ce serait une sacrée escroquerie, tu ne crois pas ? C'est comme les secrets : un secret partagé n'en est plus un, c'est un ragot. Elle m'a regardé et a souri. Je n'apparaîtrai pas dans ce journal, j'espère, s'est-elle alarmée. J'ai fait une pause dramatique et j'ai dit : si, mais habillée. Je ne sais comment j'ai osé une plaisanterie pareille. Par bonheur, elle ne l'a pas mal prise et a éclaté de rire. Elle a un sourire lumineux et cette beauté sereine que seuls donnent les malheurs ou l'intelligence, avec des pattes d'oie que nous pourrions qualifier, dans sa langue maternelle, de *très mignonnes**. Je pense parfois que j'aurais aimé connaître son mari et qu'elle te connaisse, toi. Je crois que nous nous serions bien entendus tous les quatre, même s'ils pourraient être nos enfants. De fait, Audrey (il vaut mieux que je cesse de l'appeler, pompeusement, docteur Lourenço) a sept ans de plus à peine que n'en aurait Otto aujourd'hui.

Comme j'allais lui demander la faveur de garder le secret sur mon journal intime, quelqu'un a crié : c'était Linda, du haut du château d'eau. Je reviens tout de suite, a dit Audrey, en laissant sur mon lit une assiette de légumes braisés : plusieurs rondelles de courgette, la moitié d'un oignon et une pomme de terre. Il reste

* Les mots et expressions en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (NdT)

encore dans le cellier quelques caisses d'ovales, de pâtes, de riz, de pois chiches et de lentilles, des boîtes de conserve, des olives, du thon, des soupes en sachet, du miel, du café, de la farine et d'autres produits non périssables, mais nous mangeons en priorité les aliments du potager, pour tenter de garder les provisions le plus longtemps possible. Par bonheur, il n'y a plus d'alcool depuis un moment et nos essais pour faire fermenter des pommes à croquer ou des pommes de terre ne se sont pas révélés concluants. Nous avons aussi une basse-cour, dans l'espace intérieur formé par les pavillons 11 et 12, avec deux poules (Punki & Panki, comme le lamentable duo qui a remporté le dernier concours de l'Eurovision, avant le début des six années noires) et une chèvre (Manoli), qui nous donnent des œufs et du lait, respectivement, sans qu'on soit obligé de trop les nourrir : Punki & Panki se nourrissent de vers de terre, d'insectes et d'épluchures, ainsi que des coquilles de leurs propres œufs ; Manoli, pour sa part, se contente de l'herbe de la cour, bien que nous la laissions souvent sortir, car elle a une prédilection particulière pour celle qui pousse devant le pavillon 17. Nous ne nageons pas dans l'abondance, mais nous ne mourons pas de faim non plus : on s'habitue à manger peu. Et si certaines nuits les plaintes de mon estomac m'empêchent de dormir, je me mets en position fœtale et je trompe ma faim. La situation ne laisse pas d'être ironique : pendant longtemps nous nous sommes moqués des *preppers* et ils ont fini par avoir raison. Allez savoir combien d'entre eux sont cachés ici ou là, dans leurs bunkers conçus pour résister à une pluie de météorites ou à une guerre nucléaire, et ce qu'ils feront quand le moratoire sera terminé et qu'on nous jettera dehors à coups de pied aux fesses. La même chose que nous, je suppose : céder ou succomber.

J'ai mangé mes légumes en restant attentif aux bruits de l'extérieur. Il m'a semblé entendre Linda appeler Bertha, puis Vlado. Des étrangers devaient rôder. Pendant un moment je n'ai plus rien entendu, à part le croassement des corbeaux et une fenêtre qui claquait. Soudain un coup de feu a retenti. Puis un autre, et

un autre. Peu après Audrey est revenue. Vlado est idiot, s'est-elle contentée de dire, l'air de mauvaise humeur. Que s'est-il passé ? ai-je osé demander. La même chose que d'habitude, que veux-tu que ce soit. Elle a pris ma température, l'a notée sur la table de nuit, m'a donné un anti-inflammatoire et elle est repartie en emportant mon assiette vide et mon bassin plein. Une fois de plus, je n'ai pu m'empêcher de rougir au bruit de la chasse d'eau.

Cet après-midi Gustau m'a apporté le fauteuil roulant, remis à neuf et graissé. Il m'a aidé à descendre du lit, j'ai passé mon bermuda et nous avons fait un tour dans l'infirmerie, avant de sortir du bâtiment pour prendre un peu l'air. À vrai dire, j'ai de l'affection pour lui, en dépit de ses bizarreries, et d'une certaine façon je lui dois l'existence de ce journal. C'est le seul qui travaillait ici quand l'asile a été transformé en hôpital de guerre et plus tard en hôpital gériatrique et en résidence pour handicapés. Déjà à l'époque il était responsable de l'entretien, et il s'était chargé de coordonner le transfert de la bibliothèque dans les combles, bien que le nouveau directeur du centre ait été partisan de faire un bûcher pour y brûler tous les livres. Heureusement que Gustau s'y était opposé, car après la panne ils nous ont servi tant pour allumer le feu que pour nous distraire, surtout les plus vieux d'entre nous, qui ne sommes jamais arrivés à nous habituer tout à fait aux e-books, aux tablettes ou aux liseuses de l'alephone, et qui, à part faire les rondes, travailler au potager ou traire Manoli, n'avons guère d'occupations.

Avant de s'en aller, il m'a raconté les derniers événements plus en détail. Il semble que Linda ait vu un groupe de cinq ou six personnes approcher du parking, venant du sud, et qu'elle ait donné l'alerte. La première sur les lieux a été Bertha, qui faisait une ronde. Le groupe s'est avancé jusqu'à la grille et a parlé avec elle. C'était une famille de Murcie, mère, père et quatre enfants, le dernier pas encore sevré, affamés et exténués après douze jours de marche. Ils l'ont implorée de leur donner de la nourriture et

des médicaments pour le bébé, brûlant de fièvre. Est alors arrivé Vlado, fusil en arrêt et casquette jusqu'aux yeux. Bertha lui a dit de baisser son arme, qu'il n'était pas nécessaire de menacer qui que ce soit. Vlado a répondu qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir d'une femme, et encore moins d'une vieille Allemande, comment savait-elle s'ils n'étaient pas armés, qu'elle veuille bien mettre son masque pour parler à des étrangers, et que si elle avait envie de mourir de faim ou du Marburg, c'était son problème, mais qu'elle ne mette pas les autres en danger. Bertha lui a dit qu'il n'était qu'un connard (je l'imagine parfaitement faire rouler dans sa bouche cette insulte, en concentrant toute sa colère sur le *co* initial, et en plaquant avec une fureur teutonne sa langue contre son palais), et que si elle était une vieille Allemande, elle en était très fière (plus d'être vieille que d'être allemande, car en fin de compte on ne décide pas de son lieu de naissance), mais que lui n'était qu'un borgne dégoûtant, pardon pour les borgnes, et que sa figure était le vivant reflet de son âme, avec des gens comme lui ça ne l'étonnait pas qu'on en soit là. Tout ça sous les yeux stupéfaits de la famille murcienne, qui a dû en rester comme deux ronds de flan. La discussion s'est conclue comme la dernière fois : plusieurs coups tirés en l'air et une bordée d'injures. Gustau m'a raconté l'incident en minimisant les faits, mais ces deux-là finiront mal, très mal. On verra comment ça se passe mercredi à l'assemblée.

À vrai dire, l'avantage de m'être foulé la cheville, c'est que ça me dispense de monter la garde pour un bon moment. Il y a de moins en moins de gens qui passent par ici en direction du nord, mais j'ai le cœur serré quand je dois refuser mon aide à une famille d'émigrants en haillons et épuisés qui viennent du Levant ou d'Andalousie. Je me débarrasse d'eux en les envoyant aux gratte-ciel, ou au centre de Reus, tout en sachant qu'ils n'y trouveront rien, depuis longtemps il n'y a plus d'autre nourriture que des rats squelettiques et la moelle des morts.

À propos, Bruno est venu faire une partie et il me l'a confirmé : la cinquième décimale de Pi est un neuf. Un neuf. Neuf, neuf, neuf, neuf. Vu comme ça, apprendre une décimale par jour n'a pas l'air bien compliqué.